

Les lieux et les agents de diffusion du savoir dans l'Algérie précoloniale

Ouarda HIMEUR
Université d'Alger

ملخص

إن البحوث التي تمت خلال عهد الاحتلال الفرنسي للجزائر ونشرت في "المجلة الإفريقية" بينت أن الجزائر تمتلك مجموعة كبيرة من المكتبات موزعة على عدد كبير من الحواضر والمدن الكبيرة مثل الجزائر وبجاية وتلمسان وغرداية وتوقرت وغيرها، وأن كل واحدة منها تحتضن عشرات المخطوطات العربية والإسلامية، هي ملك لبعض العائلات أو المساجد والزوايا التي حرصت عبر القرون على المحافظة عليها وصيانتها لأنها تمثل تراثهم الثقافي الذي هو عنوان شخصيتهم وهويتهم.

Les ouvrages qui pourraient nous renseigner sur la culture, ses différentes manifestations et ses moyens de diffusion dans l'Algérie précoloniale n'existent pas. C'est donc à la lumière de quelques informations glanées çà et là dans des traités d'histoire et de géographie qui évoquent la période médiévale et la période ottomane, dans les comptes rendus de missions effectuées par les auteurs coloniaux dans ce pays et dans les chroniques arabes¹ que nous avons tenté d'atteindre deux objectifs.

Le premier est de retrouver l'emplacement des bibliothèques qui existaient avant la pénétration française. Nous ne remonterons pas à la bibliothèque de Carthage qui a été offerte par Scipion l'Africain aux rois numides² et dont Micipsa a été le digne héritier³. Nous nous contenterons, faute de renseignements, de redécouvrir, dans la mesure du possible, les cités ou les régions qui ont disposé de ces lieux du savoir pendant la période antérieure à 1830.

La science n'étant pas un fait spontané, nous avons essayé, et c'est là notre second objectif, de redécouvrir ces espaces spécialisés – qui sont la médersa et la zaouïa⁴ – où se faisait l'acquisition du savoir et sans lesquels il n'y aurait eu ni maîtres, ni élèves, ni manuscrits, ni rayons pour supporter ces productions de l'esprit. Les conclusions auxquelles nous aboutissons sont une réponse à la fois à ceux qui parlaient et parlent de l'inculture de l'Algérie précoloniale et un constat sur la responsabilité des uns et des autres dans la domination d'une langue et d'une culture.

Tlemcen, cité ancestrale de la science et des lettres selon les quelques renseignements que nous avons relevés, semble avoir eu le plus grand nombre de bibliothèques. C'est dans son palais que le prince Mouley Abou Zéyan, passionné pour la science, a construit la sienne entre 1383 et 1388 et fait plusieurs legs pour son entretien. Il l'avait enrichie *"de plusieurs ouvrages précieux et y [avait déposé] un exemplaire du Sahyh d'Al-Bokhâri qu'il avait copié de sa propre main, ainsi que plusieurs copies du Schefa du célèbre Abou'l-Fadhl Ayâdh, copies qu'il avait également faites lui-même"*⁵.

C'est à cette bibliothèque qu'avait appartenu le manuscrit de l'ouvrage de Abou Abd Allah Mohammed ibn Abd'el-Djelyl et-Tenassy, le *"savant professeur, le docte et honorable Imam doué d'une mémoire qui tient du prodige"*⁶, selon le témoignage d'un auteur andalou.

L'abbé Bargès l'avait découvert chez Hammady ben-es-Sekkal, un caïd de Tlemcen, et traduit sous le titre : *"Histoire des Béni-Zéyan, rois de Tlemcen"*⁷.

Il est possible qu'un autre manuscrit, que ce professeur d'hébreu à la Sorbonne a rapporté en France lors d'un premier voyage effectué en 1839 à Tlemcen, ait appartenu à la même dynastie. Celui-ci, unique en Europe, contenait l'histoire des Béni Abd'el-Wâdy, rois de Tlemcen, et a été composé par le Reis⁸ Yahia Ibn-Khaldoun, le frère du célèbre historien⁹. Les écrivains, comme leurs mécènes, étaient issus de l'aristocratie qui a fourni un grand nombre de savants distingués. Comme ses ancêtres qui ont fait partie de ces deux castes et ont évolué dans la cour des émirs hafçides, Yahia Ibn-Khaldoun a été chroniqueur et chambellan du sultan de Tlemcen.

L'abbé Bargès, se référant aux chroniqueurs de Tlemcen qu'il a traduits, reproduit la biographie de deux savants jurisconsultes du XIII^{ème} siècle, Abou Zeïd Abd'er-Rahmane et Abou-Moucé Aïcè. Tous deux ont vécu à Tlemcen, sous le règne d'Abou Hammou I^{er}. *"Après avoir fait leurs études dans leur ville natale, sous la direction de leur père, écrit ce religieux, ils partirent pour Tunis où ils suivirent les leçons des professeurs les plus habiles et les plus renommés. De là, s'étant rendus en Orient, ils visitèrent successivement la Syrie, le Hedjaz et l'Égypte, allant à la recherche du mérite et du savoir, et enrichissant sans cesse leur esprit de nouvelles connaissances. Après avoir exercé pendant quelques années des fonctions politiques dans la ville de Damas, ils se décidèrent enfin à reprendre le chemin de leur patrie, laissant dans les villes où ils avaient séjourné, la réputation d'hommes savants et vertueux"*¹⁰.

Le fruit de ces lointaines pérégrinations a été profitable à la capitale des Béni Zéyan car la postérité de ces deux hommes a fourni *« à l'État et à la religion des imams, des cadhis, des muftis, d'habiles jurisconsultes et de savants professeurs"*¹¹. Lorsque les Français sont arrivés en Algérie, les habitants de Tlemcen ont veillé à la sauvegarde de leur culte et de leur patrimoine écrit.

Malgré sa décadence sous le régime turc, cette ville *"de science et de vertu"*, et qui *"n'a jamais cessé d'être un centre pour les savants et les traditionnistes"*¹², est restée *"l'une des capitales intellectuelles du Maghreb. Les livres y abondaient. La première occupation française*

en 1836, les luttes avec Abdelkader, firent fuir au Maroc un très grand nombre de familles. Elles emportèrent avec elles leurs livres. Ces caravanes de fuyards furent pillées par les tribus sur les territoires desquelles elles passaient. Leurs livres se perdirent pour la plupart».

Le second exode a eu lieu en 1842, « *lors de la deuxième et définitive occupation française. Beaucoup de familles n'étaient pourtant pas parties sans espoir de retour. Elles avaient enterré leurs livres dans le sol de leurs demeures, pour les soustraire aux mains des infidèles. Lorsqu'elles revinrent, la plupart de leurs manuscrits avaient été détruits par la moisissure*"¹³.

Selon A. Cour, les manuscrits déposés dans la bibliothèque de la médersa de cette ville ont été, pour la plupart, "réunis par M. l'interprète Pilard. [...]. Plus tard, d'autres manuscrits déposés comme habous dans des locaux affectés au culte, furent placés [là]. Quelques autres, encore, furent trouvés pendant des expéditions militaires et eurent la même destination. Presque tous les manuscrits ainsi acquis étaient en assez mauvais état".

Dans le Mzab, la caste des lettrés était également d'ascendance royale car elle représentait "l'antique royauté des Imams Ibadites"¹⁴. Cette communauté a connu ses moments de gloire avec la dynastie des Rostémides, du nom de son guide Ibn Rostom. Elle s'est fortement implantée au Maghreb et a érigé Tiaret comme capitale au VIII^{ème} et IX^{ème} siècles. Les Rostémides ont bâti "leur grande mosquée, y [ont réuni] leurs Mchekh les plus célèbres et y [ont formé une] riche bibliothèque dont le souvenir remplit encore de tristesse les savants de l'Oued Mzab"¹⁵. Ses livres ont, en effet, été détruits par l'incendie provoqué par les troupes du calife fatimide qui a ravagé cette capitale.

Au Mzab, plus qu'ailleurs, le pouvoir temporel était intimement lié au pouvoir spirituel. E. Masqueray qui a côtoyé son élite lors d'une mission qu'il a entreprise en 1875, a été froidement reçu par "les riches clercs de Rardaïa et les savants de Beni Sjen". Dans aucune ville, ils ne sont venus à lui car "des préceptes religieux transmis de siècle en siècle interdisent aux Mozabites et surtout à leurs clercs toute communication avec l'étranger".

Cette attitude de repliement et d'autodéfense, propre aux minorités qui ont vécu la persécution, avait son incidence sur le comportement intellectuel qui est jugé avec sévérité par cet auteur. "Les Mozabites,

écrit celui-ci, *sont les gens les plus secrets au monde. Tout leur passé et tout leur présent, contenus dans leurs anciens manuscrits et leurs recueils de lois, sont entre les mains de leurs clercs, Hazzaben, qui nous craignent ou nous haïssent*".

Le respect et la vénération témoignés au document écrit et au contenu qu'il pérennise, mêlés au sentiment de voir l'intimité du groupe piétinée, justifient cette crainte, ou cette haine de l'étranger. Lorsque E. Masqueray avait formulé son désir de voir les livres du clan, tous les clercs du Mzab se sont rassemblés à Sidi Abd er Rahman. *"Parce que celui qui me livrait ces livres, rappelle ce savant, était novateur, hérétique, à la façon de Jean Huss ou de Luther"*. Le musulman, poursuit-il, *"ne saurait sans péché livrer comme une marchandise aux impies du monde présent ses lois, ses coutumes écrites, ses livres"*.

La première transgression a été la remise du manuscrit, simplement enveloppé dans un mouchoir blanc, dans une petite salle attenante à la mosquée. La seconde a été la reproduction de sa partie historique qui, seule, intéressait cet historien¹⁶. Celui-ci savait que *"nul clerc ne pouvait, sans encourir l'excommunication, [lui] copier une seule page de la Chronique"*. Les Mozabites ont dû se résigner¹⁷ à cette seconde entorse au code social et moral car *"un calligraphe émérite"*, dont le visage était voilé, s'est présenté au chercheur et lui avait offert ses services.

Bougie a connu sa splendeur aux XI^{ème} et XII^{ème} siècles avec El Mansour puis avec son fils El-Aziz *"qui [a su] attirer les savants de l'Afrique et ceux de l'Espagne"*¹⁸. A. Cherbonneau parle avec beaucoup de déférence de l'un d'eux, Aboul-Abbas-el-R'abrini, auteur d'un livre rare intitulé : *"Le spécimen de la science ou histoire des docteurs de Bougie au VII^{ème} siècle"*¹⁹.

Les sultans des dynasties berbères ont été de zélés protecteurs et propagateurs de la foi et des sciences. *"Ils choisissaient d'habiles précepteurs pour enseigner à leurs enfants le livre de Dieu; ils consultaient les casuistes pour mieux connaître les devoirs de l'homme envers son créateur; ils cherchaient des imams pour leur confier le soin de célébrer la prière chez les nomades et d'enseigner le Coran aux tribus; ils établissaient dans leurs résidences de savants jurisconsultes, chargés de remplir les fonctions de cadis [et] favorisaient les gens de piété et de vertu, dans l'espoir de s'attirer la bénédiction divine"*

*en suivant leur exemple*²⁰. Dans l'évocation de Bougie, il n'est nulle part question de bibliothèques mais a-t-on déjà vu un centre de rayonnement intellectuel aussi grand et des érudits si renommés sans livres?

Les fastes littéraires de Constantine, eux, ne sont évoqués, à notre connaissance, par aucun auteur. Ils peuvent, néanmoins, se lire dans les violences que la ville a subi lors de sa conquête en 1837. A. Berbrugger, qui accompagnait le corps expéditionnaire, s'était directement rendu dans la demeure de Ben Aïssa, le lieutenant du Bey Ahmed, puis dans celle de son frère Mohamed el Arbi qui était alors cadî de la ville. Les manuscrits, raconte F. Laloé, qui voulait montrer que les bibliothèques constantinoises n'avaient pas subi le sort de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie²¹, gisaient pêle-mêle au milieu des produits alimentaires éventrés. Berbrugger, précise ce personnage, a enfermé tous les livres dignes d'intérêt dans un cabinet.

*"Il n'eut pas, tout d'abord, besoin d'argent pour se procurer les manuscrits que les soldats négligeaient, mais lorsque le butin précieux fut épuisé, on songea aux livres; chacun voulut avoir son Coran et tout livre arabe devint un Coran pour des gens qui ne s'y entendaient ni les uns ni les autres. Berbrugger dut alors payer, parfois fort cher, ce que tout d'abord on lui avait donné. Il réussit ainsi à réunir 800 volumes environ"*²².

La plupart des manuscrits que ce conservateur a recueilli et déposé à la Bibliothèque Nationale d'Alger ont été tirés *"des débris de bibliothèques publiques attachées aux mosquées de [cette ville] et dispersés lors de [sa] prise"*²³. Leurs reliures montraient qu'ils provenaient de Turquie et d'Égypte et ils portaient, dans leur majorité, le sceau de Salah Bey qui en avait fait don à ces institutions. Les collections privées ont, semble-t-il, échappé au butin de guerre car en 1868, L.-Ch. Féraud évoque encore la bibliothèque des Cheikhs el Islam de Constantine qui passait *pour l'une des plus riches, non seulement de l'Algérie, mais même des états musulmans limitrophes*²⁴.

Le baron de Slane a eu, lui aussi, à évaluer la collection de Sid-Hammouda, de la famille constantinoise Ben Lefgoun, qui comptait avant sa dispersion près de 4.000 volumes²⁵. Tous les ouvrages de ce lettré, dont la considération était *"fondée sur son mérite personnel*

*et sur le caractère de sainteté que lui ont transmis ses aïeux", étaient dans "un état parfait de conservation; [...] plusieurs renfermaient des traités [que le baron] croyait perdu depuis longtemps"*²⁶. Cette collection a été, hélas, dispersée par un créancier qui a fait vendre le tout au poids du vieux papier²⁷. La bibliothèque d'un autre bibliophile, Mohamed Bacheterzi, "*vieillard fort respecté pour sa piété et pour sa position comme chef des confréries religieuses de la province*"²⁸, comprenait 500 volumes.

Beaucoup de Constantinois cultivés possédaient leurs propres ouvrages. Lorsque Ch. Saint-Calbre²⁹ s'est intéressé à leur cité, il a utilisé des copies de *l'Histoire de la ville de Constantine* de Ben El-M'bârek ben El-'Attâr qu'il avait trouvées chez plusieurs d'entre eux. E. Vayssettes en a fait de même lorsqu'il a rédigé l'histoire des Beys de cette ville³⁰. Il n'a négligé ni le témoignage de Sid Salah-ben-el-Anteri³¹, lui-même héritier de la tradition orale³², ni les mémoires du Cheikh Sidi Abd-el-Kerim el-fegoun. Celui-ci a vécu du temps du Bey Ben Ferhat, dans la seconde moitié du XVII^{ème} siècle, et légué son oeuvre à sa postérité.

Constantine a été une cité savante mais, comme ailleurs, les manuscrits n'ont pas reçu les soins nécessaires à leur conservation. Ceux du Cheikh Ben-el-Habib étaient simplement entassés dans sa chambre, "*sur des gradins en maçonnerie*"³³. Cet illustre taleb de la médersa de Sidi-el-Akhdar, qui a vécu du temps du dernier Bey de Constantine, "*méditait sur les livres*" et était "*mort avec les livres entre les mains*".

Dans les autres régions du centre du pays, les bibliothèques ont été, comme dans la secte puritaine des Mozabites, essentiellement tenues par l'autorité politique qui était exercée par la classe possédante, souvent doublée d'une autorité religieuse.

Parlant d'Alger pendant la période turque, M. Ben Cheneb affirme que les Pachas avaient leur propre collection. Mais, "*appartenant au rite hanéfite, [ils] préféraient enrichir les mosquées de ce rite et, notamment, les mosquées de Aly Pichini et de Hassan Pacha, dont les collections ont été versées plus tard à la bibliothèque de la Mosquée Neuve*"³⁴. Lors de l'arrivée des Français en 1830, la Grande Mosquée de cette ville renfermait au moins 500 ouvrages. Certains d'entre eux, écrits en Espagne et au Maroc et portant sur l'histoire d'Alger, ne sont connus que par "*des citations qu'en ont faites des auteurs postérieurs ou étrangers*"³⁵. Beaucoup "*provenaient de legs émanant*

de personnes appartenant à tous les rangs de la société musulmane³⁶.

A Djelfa, R. Basset a visité et répertorié la collection du bach-Agha des Oulad Nail, Belkassem ben El Ahreuch³⁷ Lors de son passage à Laghouat et à Touggourt, il a recensé, après recommandation du marabout, les manuscrits que *"les célèbres zaouïas d'Aïn Mâdhi et de Temacin, de l'Ordre des Tedjinis"*³⁸, avaient accumulés.

Au XIV^{ème} siècle, le sultan Beni-Ouaggin, une des plus anciennes tribus de Ouargla, avait ses propres livres. C'est dans les deux bibliothèques de l'émir et de l'imam de la mosquée de cette ville qu'en 1663, un pèlerin de passage a trouvé les ouvrages que R. Basset a répertorié deux siècles plus tard³⁹ *"Les bibliothèques de cette ville"*, précise ce dernier, *«peuvent se placer, malgré leurs lacunes et leur état d'abandon, parmi les plus considérables de l'Algérie, sinon par la valeur, du moins par le nombre de volumes»*⁴⁰. Les lacunes peuvent s'expliquer au moins par deux faits.

Le premier est l'instabilité politique ; comme ces troubles causés dans la région de Ouargla *"par l'insurrection du chérif Moh'ammed ben'Abd Allah et celle de Bou Choucha"* qui ont amené *«la dispersion et la destruction de bon nombre de livres»*⁴¹. Sur les mêmes lieux, *"la riche bibliothèque de la zaouïa aurait été, dit-on, mise au pillage après la prise de la ville par Abd-el-Qâder"*, en 1838, *"et le peu qui avait échappé [a été] dispersé pendant l'administration du qâïd Rayan, seul maître de Aïn Mâdhi lors de l'absence de Si Ahmed, en 1870"*. Lorsque les Français ont entrepris la conquête du Sud, l'émir de Ouargla Mouley Alahoum II possédait encore une quarantaine de manuscrits.

Le second, déjà signalé plus haut, est l'absence de moyens de conservation. Les bibliothèques de Aïn Temacin, de Aïn Mâdhi et de Ouargla, affirme R. Basset, *"consistaient en caisses ou en couffins où étaient ensevelis, pêle-mêle, des volumes complets, des débris de cahiers, des pages isolées, des fragments de comptes ou de prières couverts d'une couche épaisse de poussière, véritables gîtes de scorpions"*⁴².

Biskra, de l'avis d'un auteur arabe du XII^{ème} siècle, a également été *"un centre où l'on cultiva le droit et où il se trouva des savants. C'est de Mesloûn"*, écrit-il, *«une des bourgades de cette région, qu'était originaire Aboû Abd el-Melik Mesloûni, savant versé dans*

la connaissance du droit et dont l'enseignement était suivi"⁴³. La région possédait de grandes richesses en matière de livres. Ceux-ci étaient la propriété des institutions religieuses pour l'essentiel. *"Trois centres où se [trouvaient] encore des collections considérables: Sidi Oqba, la zaouïa des Oulad Sidi Nadji et Tolga"*⁴⁴ ont été signalés à R. Basset.

Dans cette même région, des collections privées avaient existé. Au cours d'une de ses missions, les chefs arabes ont signalé au baron de Slane l'existence, chez certaines tribus nomades, de collections particulières constituées de livres de religion et de droit. L'une d'elle renfermait plus de 500 volumes⁴⁵.

L'existence des bibliothèques et des manuscrits qui y étaient entreposés, comme l'existence de toute forme de vie intellectuelle, est fortement liée à celle de deux lieux spécifiques.

- Le premier est la médersa, institution islamique par définition, qui a paru d'abord en Orient et a ensuite séduit le Maghreb. Elle a été non seulement *"une école de sciences religieuses et, en particulier, de jurisprudence canonique"* mais aussi *"un séminaire de magistrats et de fonctionnaires de plume"*. Elle devait, en effet, fournir aux souverains *"des collaborateurs instruits et dévoués"*⁴⁶ L'Almohade Ya'qoûb el Mançoûr *"en aurait [...] fondé un grand nombre dans toutes les parties de son énorme empire"*⁴⁷.

Moins riche que Tunis et Fès, *"la troisième capitale de la Berbérie, Tlemcen, a conservé le souvenir de trois médersas fondées par les 'Abd el Wâdides, ses souverains légitimes"*⁴⁸. La première a été fondée vers 1308 par le roi de Tlemcen Aboû Hammoû 1^{er} *"pour deux savants, Aboû Zaïd 'Abd er-Rahmân et son père Aboû Moûsâ 'Isa, fils d'un immam de Brechk, près de Ténès"*.

La seconde, appelée Tâchfîniya ou Médersa Neuve, du nom de son fondateur Aboû Tâchfîn, qui a régné de 1318 à 1337, aurait été la plus somptueuse du Maghreb. Grâce à son *"seigneur fastueux et artiste"*, Tlemcen avait connu *"une vie brillante qui l'apparentait aux petites capitales d'Andalousie"*⁴⁹.

La troisième, la Ya'qoûbiya, a été fondée en 1362. G. Marçais, qui a élaboré son étude sur ces institutions à partir des chroniqueurs de l'époque et de la région – soit Et-Tenesî et Yahyâ ben Khaldoûn, *"le frère du génial historien des Berbères"*⁵⁰ - précise que les médersas

et les zaouïas construites à la même époque ont fonctionné grâce aux dotations des biens Habous⁵¹ qui ont assuré la subsistance des professeurs, des étudiants, de l'imam et du moueddin⁵².

Si nous nous fions aux informations données par Léon l'Africain et elles sont d'une grande crédibilité car ce voyageur avait séjourné à Tlemcen au début du XVI^{ème} siècle avant de continuer sa mission vers l'est du Maghreb- cette ville avait compté 5 médersas. Le même auteur affirme qu'un des rois mérinides de Fès avait construit un même lieu de savoir à *Hubbed*⁵³, lorsque cette ville faisait partie de son État.

Ces illustres lieux d'acquisition de la science avaient fleuri à partir du milieu du XIV^{ème} siècle dans toutes les grandes cités d'Algérie. Le même ambassadeur du roi de Fès nous apprend que de son temps Constantine possédait deux «*collèges*» et l'un d'eux, dit-il, était «*fort beau*». La médersa de Sidil-Akhdar de la même ville a été bâtie en 1775 et elle a abrité, à l'époque de sa fondation, 24 étudiants. Ils "*devaient s'occuper soir et matin à lire le Koran. Chaque mois, ils étaient tenus de psalmodier et d'apprendre par cœur une certaine partie de ce livre. Le jeudi et le vendredi, leur tâche consistait à lire entièrement le delil-el-Khairat (le guide des bonnes œuvres) de Mohammed Ben-Soliman El-Djazouli*"⁵⁴.

Tenant lieu à la fois d'écoles secondaires et de facultés, ces lieux d'enseignement existaient en nombre à Oran et à Bougie. L'auteur de cette précision, Léon l'Africain en l'occurrence, affirme également qu'à *Necans*, ou Ngaous, les étudiants fréquentaient un collège où ils étaient entretenus à «*la bourse publique*»⁵⁵. Dans cette dernière ville, les revenus du sanctuaire de *Sidi-Lassan* avaient permis la prise en charge de 200 personnes⁵⁶.

Au XVIII^{ème} siècle, Alger avait compté trois grands collèges⁵⁷. L'un d'eux, raconte le consul américain W. Shaler, était «*réserve aux Cabyles*»⁵⁸ qui en avaient possédé un autre dans le Royaume de Couco. Selon Th. Shaw, le savant et diplomate anglais, celui-ci était «*doté d'un fonds pour l'entretien de cinq cents thalebs*»⁵⁹. Au Mzab, ces institutions, qui formaient l'élite, avaient la configuration des confréries monastiques. En tant que minorité religieuse soumise à une discipline rigoureuse, les Ouahabites Ibadites ont entretenu "*leur foi dans des conciliabules et dans des écoles secrètes*"⁶⁰.

- Le second est la zaouïa, cette institution qui n'avait pas d'équivalent en Europe. Selon E de Neveu qui s'est penché sur sa fonction en Algérie, celle-ci a été *"à la fois une chapelle qui [servait] de lieu de sépulture à la famille qui a fondé l'établissement, et où tous les serviteurs alliés ou amis de la famille [venaient] en pèlerinage à des époques fixes; une mosquée où se [réunissaient] les musulmans des tribus voisines pour faire leur prière en commun; une école où toutes les sciences [étaient] enseignées: lecture, écriture, arithmétique, géographie, histoire, alchimie, magie, philosophie et théologie, et où les enfants pendant toute l'année, les étudiants (thaleb) pendant certaines saisons, les savants (euléma) à des époques fixes, se [réunissaient], soit pour apprendre ce qu'ils [ignoraient], soit pour former des conciles et discuter certaines questions de droit, d'histoire ou de théologie; un lieu d'asile où tous les hommes poursuivis par la loi ou persécutés par un ennemi [trouvaient] un refuge inviolable; un hôpital, une hôtellerie où tous les voyageurs, les pèlerins, les malades, les infirmes et les incurables [trouvaient] un gîte, des secours, des vêtements, de la nourriture; un office de publicité, un bureau d'esprit public où [s'échangeaient] des nouvelles, où l'on [écrivait] l'histoire des temps présents; enfin une bibliothèque qui [s'accroissait] tous les jours par les travaux des hommes qui y [étaient] attachés, et où l'on [conservait] la tradition écrite des faits passés"*⁶¹.

Les multiples attributions de cet établissement confirment le caractère communautaire de l'avoir et du savoir en pays d'Islam et mettent en exergue la constance des préoccupations intellectuelles de ses membres ; à savoir, l'acquisition d'une instruction ouverte sur toutes les disciplines, la formation d'une élite propagatrice d'une science au goût du jour et conservatrice de la mémoire historique du clan et la préservation des écrits produits par ceux qui en avaient la charge.

Dans les zaouïas, c'étaient les marabouts qui étaient les diffuseurs de l'instruction. Ils remplissaient, en quelque sorte, *"le rôle civilisateur que jouèrent, à une certaine époque, les moines d'occident"*⁶² ou les *"zélés bénédictins sous l'anarchie féodale"*⁶³ Au départ, ces hommes d'église *"ne se préoccupaient pas de donner l'instruction, mais lorsque la culture antique et les écoles eurent sombré dans la nuit, à la suite des invasions barbares, l'ordre monastique et le clergé des villes épiscopales furent amenés à reprendre pour leur compte le flambeau des études"*⁶⁴.

Dans l'Algérie précoloniale, le représentant le plus connu de ces marabouts-professeurs était, sans nul doute, Sidi Ahmed et-Tidjâni. Il était originaire de 'Aïn Madhi et a dominé toute la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle. Sa biographie, succinctement brossée par R. Basset⁶⁵, esquisse le parcours d'un lettré, lui-même fils d'un pieux et illustre érudit qui a excellé dans les études coraniques et juridiques. Lors de l'un de ses innombrables voyages, "*il vainquit, dans un tournoi théologique, les plus célèbres docteurs du Qaire (sic), et reçut d'el-Kurdi l'autorisation de fonder une confrérie et d'y enseigner ses doctrines personnelles*"⁶⁶.

Comme en Occident, les zaouïas, "*que la sainteté de leur fondateur fit heureusement respecter*", ont apporté la lumière du savoir et sont restées les "*dépositaires de manuscrits conservés avec d'autant plus de soins que la plupart étaient peu nombreux ou même uniques dans leur genre*"⁶⁷. La défense de la religion n'explique pas à elle seule le charisme de ces personnages car ceux-ci ont souvent exprimé leur prétention au chérifat⁶⁸. La plupart d'entre eux se targuaient d'ailleurs d'être de la descendance du prophète⁶⁹ qui ouvrait la voie à l'autorité politique et militaire.

Cette autorité, quand elle a été détenue, avaient eu des effets protecteurs sur les autochtones. Du temps de la domination des Turcs, par exemple, la force spirituelle et politique de ces pieux ermites les avait fait craindre de leurs ennemis qui n'avaient lésiné ni en faveurs ni en n'avaient respect pour se concilier leur bienveillance. Dans les Aurès, par exemple, les marabouts ont créé "*une sorte d'état régulier à la fin du Moyen-âge*"⁷⁰ et les Turcs qui voulaient renouveler leur garnison de Biskra devaient négocier les conditions de leur passage. L'autorité morale de ces saints a également eu un rôle modérateur car elle a servi à "*apaiser les haines*" et, étant donné l'effritement de l'autorité politique centrale à partir du XIV^{ème} siècle notamment, à "*substituer le régime de la légalité à celui de la violence*"⁷¹.

Cet aperçu sur la vie intellectuelle dans l'Algérie précoloniale ne saurait faire l'impasse sur les migrations des savants et la circulation du savoir en dehors des frontières qui avaient indéniablement participé à la dynamique de la vie culturelle. Les centres intellectuels évoqués plus haut ont donc été des plaques tournantes dans l'histoire littéraire et scientifique du Maghreb ; d'abord comme voie de passage

et ensuite comme lieux d'instruction. Tous les lettrés qui venaient d'Orient ou de l'est algérien pour se rendre au Maroc . comme ceux qui partaient du Maroc ou de l'ouest algérien pour aller en Orient, et à la Mecque plus précisément .devaient s'y arrêter. Dans leurs déplacements, ces doctes passagers ont été les auditeurs des savants les plus renommés - ils l'étaient souvent eux-mêmes. et les canaux de transmission de toutes les connaissances scientifiques antérieures ou naissantes⁷².

Le "*jeune berbère connu sous le nom d'Ibn Toumert*", originaire de la région de Tlemcen, a été le représentant type de ces savants voyageurs. Il a perfectionné "*son instruction dans les principales villes du Maghreb, puis à Cordoue, à Alexandrie, à la Mecque et à Médine*". Il est revenu à Bougie⁷³ en 1118 pour appeler au retour à la pureté primitive de la religion musulmane. Cet appel a été entendu. La dynastie des Almohades qu'il a fondée au Maghreb, et qui correspondait "*alors à une étape brillante dans l'histoire de la civilisation arabo-islamique*"⁷⁴, s'est maintenue jusqu'à la fin du XIII^{ème} siècle.

Les autres savants voyageurs ont été tout aussi respectables. R. Basset insiste, dans la biographie qu'il donne de Sidi Ahmed et-Tidjâni, sur la mobilité de ce saint personnage. Celui-ci avait effectué une multitude de voyages entre 'Aïn-Madhi, sa ville natale, et Fès, Laghouat, Tlemcen, Tunis, le Caire et la Mecque, pour ne citer que ces grandes cités.

A. Cherbonneau évoque avec déférence ce cheikh de Constantine, Abou Hafs Omeur ben Mohamed el-Mobarek, qui s'était rendu à Tunis, au Caire et à la Mecque pour entendre professer des docteurs célèbres. Lorsque le chroniqueur marocain el-Abdery est arrivé à Constantine, après avoir traversé une partie du pays, il avait demandé à être conduit chez le cheikh Abou Ali Hassan Ibn Bil Kassem ben Bâdiss, connu "*pour son érudition*" et son "*goût pour la science*"⁷⁵. Après l'avoir rencontré, il s'est enquis du littérateur Ben el-Fekoun car ce voyageur connaissait un petit poème que "*cet élégant versificateur avait composé sur son voyage au Maroc*"⁷⁶.

Le passage par les grandes villes savantes semblait, à l'époque, obéir à un rite initiatique. Le fondateur de la secte Tidjanian, avons-nous vu, n'avait eu l'autorisation d'ouvrir sa propre zaouïa et d'y enseigner qu'après avoir été jaugé par son maître égyptien. Il en était

de même pour tous les lettrés. *"Les jeunes Thâleb, confirme A. Chebonneau, à la fin de leurs études, ne se croyaient aptes à l'enseignement que lorsqu'ils s'étaient fait délivrer des licences (idjâza) par les professeurs les plus éminents du monde musulman. Ils n'espéraient mériter la confiance de leurs concitoyens qu'après avoir lu les auteurs classiques devant tel ou tel docteur de Tlemcen, de Bougie, de Tunis ou du Caire. De retour dans leur foyer, ils écrivaient leurs impressions de voyage, en ayant soin surtout de citer les maîtres dont ils avaient écouté les leçons, et de décrire les livres qu'ils avaient expliqués"*⁷⁷.

La contrainte du voyage initiatique avait donc le grand avantage de contribuer à la solidité de la formation du lettré et à l'étendue de ses connaissances. L'éparpillement des foyers culturels avait, quant à lui, et comme grand inconvénient, l'impossibilité, pour l'Algérie, d'avoir sa bibliothèque centrale ; à l'image de celles d'El Qâirouïn de Fez et de la Zitouna de Tunis. Celle-ci aurait pu concentrer les fonds, préserver plus efficacement le document écrit et lui assurer une plus grande diffusion.

L'ancien découpage politique du pays cause de cet émiettement des centres de culture a empêché cette centralisation car jusqu'à la pénétration turque, le constantinois avait été gouverné par les dynasties qui se sont succédé au Royaume de Tunis et la région ouest, rattachée et détachée à maintes reprises de l'empire chérifien, a toujours manifesté ses affinités avec le Royaume de Fès

Le savoir dont il a été question jusque là semble avoir été véhiculé par la langue arabe exclusivement. Les recherches actuelles, qui révèlent une meilleure connaissance des bibliothèques qui appartiennent à des familles ou à des institutions à caractère religieux, montrent, cependant que pour le Mzab, la Kabylie et certaines anciennes provinces du Sud, le berbère, bien que s'étant appuyé sur les caractères arabes pour se dire, avait participé à l'écriture des discours savants.

Nous savons qu'aux II^{ème} et IV^{ème} siècles de l'Hégire, de faux prophètes ont composé le Coran en berbère. Mais là, il ne s'agit pas de traduction mais d'innovation car la doctrine qui a été mise en forme a beaucoup plus relevé d'un schisme que d'une orthodoxie. Ibn Toumert, le fondateur de la dynastie almohade, a traduit en berbère les ouvrages qu'il a composé lui-même en arabe et, ce, afin de donner plus d'efficacité à son prosélytisme. Aucun d'eux n'a été, cependant, conservé. Le seul

texte algérien écrit en berbère connu est "*un petit résumé de la théorie du Touhid, qui a été composé en Kabylie, dans la tribu des Beni-Ourtilane, à la zaouïa de Sidi Yahia ben Hamoudi*". Ce traité est une traduction sommaire de la *Senoussia*⁷⁸.

La faible représentation de cette langue dans la culture écrite est à imputer à la fois à cette intériorisation, par les Berbères eux-mêmes, de la *barbarie* de leur langue . c'est le verdict qui a été définitivement prononcé par les Carthaginois et reconduit par les Grecs, des Latins et des Arabes dont Ibn Khaldoun s'était fait l'écho- et de leur dévouement constant à la cause des plus forts. Une fois islamisés et arabisés, ceux-ci ont été "*les plus ardents propagandistes*" de l'islam et de la culture arabe ; non seulement au Maghreb mais également à "*Tombouctou et sur les bords du Niger [où sont apparus] des foyers intellectuels où on étudiait sous la direction de savants maghrébins des ouvrages arabes touchant surtout les sciences religieuses*"⁷⁹.

Ces facteurs externes n'ont pas été les seuls agents de la dissolution du libyque. Celui-ci semble avoir porté en lui-même les germes de sa propre destruction. Selon S. Gsell qui a exhumé toutes les sources relatives à ce sujet pour les confronter, il était morcelé en plusieurs dialectes car les ancêtres des Berbères n'avaient pas de parler commun, et ne possédaient pas d'alphabet capable de fixer la pensée.

La langue maternelle, assujettie par ses propres utilisateurs et par les dominateurs, affaiblie par l'absence d'unité et marginalisée dans des îlots de plus en plus limités⁸⁰, avait entamé le long parcours de sa décrépitude. Les chercheurs français d'Algérie, s'inscrivant dans la continuité des précurseurs de l'enquête ethnographique et linguistique, consacreront, pour toutes sortes de raisons, toute la fin du XIX^{ème} et tout le début du XX^{ème} siècle au sauvetage et à la compréhension de la langue et du patrimoine berbères.

Les recherches entreprises par les Algériens eux-mêmes ou par des Français d'origine algérienne⁸¹ et les résultats qu'ils donnent à lire et à entendre, continuent à exhumer des pans entiers de cette culture ensevelie. Les créations nouvelles, qui se manifestent dans toutes les disciplines et s'expriment dans la langue des ancêtres, évitent la fixation dans l'anachronisme et participent à l'enrichissement et du moyen de communication et du patrimoine.

NOTES :

1. C'est Massinissa, précisément, qui a grandement contribué à la ruine de Carthage. Celle-ci avait usurpé les terres de ses ancêtres.
2. Ils ont été traduits ou utilisés par les savants de la période coloniale.
3. Lui-même a été un écrivain. Ses ouvrages, écrits en langue punique, ont été utilisés par SALLUSTE, l'auteur de la *Guerre de Jugurtha*, pour comprendre la généalogie des Numides.
4. Les mosquées qui ont été également, et avant ces deux institutions, des lieux où ont été conservées les productions intellectuelles des communautés, ne sont pas concernées par cet article.
5. BARGES (L'abbé J.-J.-L.): Tlemcen, ancienne capitale du Royaume de ce nom, Paris, B. Duprat, 1859, p. 433.
6. CHERBONNEAU (Auguste): Les écrivains musulmans de l'Algérie. Notice sur Mohammed et Tenaci, historien des Beni Zian, Revue africaine, J. Carbonel, 1856-1857, tome 1, p. 212.
7. Cet objet rare contenait, selon les propres propos de l'auteur, "*des documents que l'on chercherait vainement ailleurs*".
8. Le *Reis honorable*, explique l'abbé BARGES, était un titre qui désignait les personnes de haut rang et de considération qui évoluaient dans l'entourage des rois.
9. Son ouvrage, Biriât er-Rouwâd, a été traduit et édité par Alfred BEL. G. MARCAIS affirme que Yahia Ibn-Khaldoun apporte "*pour la seconde moitié du XIV^{ème}, un témoignage direct et fort utile, quoique parfois médiocrement impartial. Il est surtout intéressant, note-t-il au point de vue de la culture intellectuelle et du personnel administratif de la cour de Tlemcen*". Cf. Les Arabes en Berbérie du XI^{ème} au XIV^{ème} siècles, p. 12.
10. BARGES (L'abbé J.-J.-L.): Tlemcen, ancienne capitale du Royaume de ce nom, op. cit, p. 328.
11. Ibidem.
12. FAGNAN (Edouard): L'Afrique septentrionale au XII^{ème} siècle de notre ère. Description extraite du Kitab-el-Istibçar et traduite par..., Constantine, A. Braham, 1900, p. 109.

13. COUR (Auguste) : introduction au Catalogue des manuscrits arabes conservés dans les principales bibliothèques algériennes, Alger, A. Jourdan, 1907.
14. Introduction à la Chronique d'Abou Zakaria. Publiée pour la première fois. Traduite et commentée par E. MASQUERAY, élève de l'E.N.S.; professeur agrégé d'histoire; chargé de mission par Monsieur le Ministre de l'Instruction publique, Alger, V^{ve} Ailaud et C^{ie}, 1878.
15. Ibidem, p. LXXIII
16. Au plan linguistique, c'est l'américain William SHALLER qui a fourni les premiers renseignements sur le dialecte du Mzab.
17. Une résignation forcée, dirons-nous, car E. MASQUERAY avait été recommandé à la députation des Beni Mzab par le général Chanzy, Gouverneur de l'Algérie. Le général Wolff avait dirigé ses voyages à l'intérieur du pays; le général de Loverdo avait mis à sa disposition "*toutes les notes réunies par ses soins à la subdivision de Médéa*" et M. Flatters, commandant supérieur du cercle de Laghouat, lui "*a prêté l'appui de son autorité dans le moment le plus critique de [son] intrigue à Beni Sjen*".
18. MAGUELONE (J.): Pièces d'or de l'époque berbère trouvées à Bougie, Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique du Département de Constantine, n° 41, Alger, A. Jourdan, 1908, p. 23.
19. Extrait de la Farésiade, ouvrage d'Abou-L-Abbas-Ahmed-El-Khatib. Traduit en français et accompagné d'un commentaire par Auguste CHERBONNEAU, Paris, Imprimerie Nationale, 1849, 31 p. et 31 p. (textes arabe et français).
20. IBN-KHALDOUN: Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale. Traduite de l'arabe par le baron de SLANE, tome 1, op. cit, p. 201.
21. Elle a été incendiée par les Arabes en 640.
22. LALOE (Francis): A propos de l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie par les Arabes. Les manuscrits arabes de Constantine, Revue africaine, Alger, au siège de la Société historique, 1925, tome 66, pp. 93 à 107.
23. Introduction au Rapport adressé à M. le ministre de l'Instruction publique par M. le baron de SLANE, chargé d'une mission scientifique en Algérie, suivi du catalogue des manuscrits arabes les plus importants de la Bibliothèque d'Alger et de la Bibliothèque de Cid-Hammouda à Constantine, op. cit.

24. Kitab el Adouani ou le Sahara de Constantine et de Tunis, traduit par ..., Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine, Constantine, L. Arnolet, 1868, tome 12, p. 4.
25. Voir le Rapport adressé à M. le ministre de l'instruction publique par le baron de SLANE, chargé d'une mission scientifique en Algérie, suivi du catalogue des manuscrits arabes les plus importants de la Bibliothèque d'Alger et de la Bibliothèque de Cid-Hammouda à Constantine, Paris, P. Dupont, 1845, 16 p._
26. Ibidem._
27. E. F.: La collection des manuscrits de Si Hammouda, Revue africaine, Alger, A. Jourdan, 1892, tome 36, p. 165._
28. Ibidem._
29. Constantine et quelques auteurs arabes constantinois, Alger, A. Jourdan, 1913, 27 p._
30. Histoire de Constantine sous la domination turque, Recueil des notices et mémoires de la Société d'archéologie de la province de Constantine, Constantine, L. Arnolet, 1867, tome 11, pp. 241 à 352; 1868, tome 12, pp. 254 à 392 et 1869, tome 13, pp. 453 à 620._
31. Le texte arabe, qui n'a été publié qu'en 1846, est redevable aux récits de vieux Constantinois contemporains de ces Beys._
32. Les sources orales semblent incontournables pour la reconstitution de certains pans de l'histoire d'Algérie. E. VAYSETTES, en exhumant les propos d'El-Hadj-Abbas ben-Djelloul, grand écrivain et ministre du Bey Bou-Kemia, ou du Cheikh Moustafa ben-Djelloul, ancien cadî du temps de Salah Bey, les met largement à contribution._
33. CHERBONNEAU (Auguste): Biographie du vénérable Cheikh Ben-el-Habib, Thaleb de la Médarsa (collège) de Sidil-Akhdar. Traduite de l'arabe par..., op. cit., p. 6._
34. Cf. son introduction à son Catalogue des manuscrits arabes conservés dans les principales bibliothèques algériennes, Alger, A. Jourdan, 1909._
35. BENCHENEB (Mohamed): Catalogue des manuscrits arabes conservés dans les principales bibliothèques algériennes, Alger, A. Jourdan, 1909. Il est probable que des manuscrits algériens aient subi le même sort.

36. Ibidem._
37. La visite a donné lieu à la publication suivante: Les manuscrits arabes du Bach-Agha de Djelfa, op. cit., pp. 363 à 375. R. BASSET a dû au général Loysel, commandant la division d'Alger, "*l'extrême obligation de pouvoir examiner*" cette bibliothèque._
38. Les manuscrits arabes des bibliothèques des Zaouïas d'Aïn Mâdhi et Temacin, de Ouargla et de Adjadja, op. cit._
39. Ibidem._
40. Ibidem, p. 36._
41. Introduction à l'ouvrage de BASSET (René): Les manuscrits arabes bibliothèques des Zaouïas d'Aïn Mâdhi et Temacin, de Ouargla et de Adjadja, op. cit.
42. Ibidem, p. 6.
43. FAGNAN (Edouard): L'Afrique septentrionale au XII^{ème} siècle de notre ère. Description extraite du Kitab-el-Istibçar et traduite par..., Constantine, A. Braham, 1900, p. 109._
44. Mission de M. Basset dans le Mzab et à Ouargla, Bulletin de correspondance africaine, 1885, 4^{ème} année, fascicule V et VI, pp. 349._
45. Rapport adressé à M. le ministre de l'instruction publique par M. le baron de SLANE, chargé d'une mission scientifique en Algérie, suivi du catalogue des manuscrits arabes les plus importants de la Bibliothèque d'Alger et de la Bibliothèque de Cid-Hammouda à Constantine, op. cit, p. 5.
46. MARCAIS (Georges): Remarque sur les médersas funéraires en Berbérie, à propos de la Tâchfîniya de Tlemcen, Extrait des Mélanges Gaudefroy-Demonbynes, Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale, 1937, p. 260._
47. Ibidem, p. 262.
48. Ibidem, p. 263.
49. Ibidem, p. 272.
50. Ibidem, p. 271._
51. Les aumônes, ou zakkat, ont également contribué à l'entretien du personnel et des établissements.

52. Les précisions apportées par G. MARCAIS sur les médersas de Tlemcen sont largement tributaires de l'étude de l'abbé BARGES: Tlemcen, ancienne capitale du Royaume de ce nom, op. cit.
53. Historiale description de l'Afrique..., Anvers, J. Bellere, 1556, feuillet 263.
54. CHERBONNEAU (Auguste): Biographie du vénérable cheikh Ben-El-Habib, thaleb de la Médersa (collège) de Sidi-Akhdar. Traduite de l'arabe et annotée par..., Paris, E. Thunot et C^{ie}, sans date (Extrait des Nouvelles Annales des voyages de 1850), p. 18.
55. Historiale description de l'Afrique..., op. cit., f. 278.
56. SHAW (Thomas) : Travels, or observations relating to several parts of Barbary and the Levant..., op. cit. Consulté dans la traduction française de MAC CARTHY (J) intitulée : Voyage dans la Régence d'Alger..., Paris, Marlin, 1830, p. 393._
57. LAUGIER DE TASSY (N.) : Histoire du Royaume d'Alger..., Amsterdam, H. du Sauzet, 1725, p. 164._
58. Sketches of Algiers, Boston, Cumming, Hillard et Cie, 1826. Consulté dans la traduction française de BIANCHI (Th.-X.) intitulée : Esquisse de l'État d'Alger..., Paris, Ladvocat, 1830, p. 99._
59. Travels, or observations relating to several parts of Barbary and the Levant..., op. cit. Consulté dans la traduction française de MAC CARTHY (J.) intitulée : Voyage dans la Régence d'Alger..., op. cit., p. 350.
60. MASQUERAY (Emile): Chronique d'Abou Zakaria, op., cit., p. XXVII. L'auteur indique rapidement la manière dont ces écoles fonctionnaient.
61. NEVEU (E. de): Les Khouan. Ordres religieux chez les musulmans d'Algérie, p. 17.
62. Ibidem. En France, comme l'affirme L.-N. MALCLES dans son ouvrage: La bibliographie, pp. 38 et 39, ce sont les couvents qui ont accumulé de grandes richesses manuscrites et le clergé, comme nos marabouts rangeait "*les travaux de l'esprit parmi les devoirs religieux*".
63. FERAUD (Louis-Charles): Kitab el Adouani ou le Sahara de Constantine et de Tunis, traduit par..., Recueil des notices et mémoires de la Société d'archéologie de Constantine, Constantine, L. Arnolet, 1868, tome 12, p. 4.
64. COOHEN (Georges): La diffusion de la pensée du temps des manuscrits à la bible de Gutenberg, Saint-Omer, M.-A. Peraudeau, 1963, p. 9.

65. Il la tient lui-même du disciple de ce personnage, Si 'Ali el Harazimi el Fasi. Celui-ci a recueilli les enseignements et les éléments biographiques de Sidi Ahmed dans un ouvrage qui s'intitule Kounnach._
66. BASSET (René): Les manuscrits arabes des bibliothèques des zaouïas de 'Aïn Madhi et Temacin, de Ouargla et de Adjadja, op. cit., p. 14.
67. Ibidem._
68. L'influence du maraboutisme et du chérifat a été, semble-t-il, une des raisons de l'effacement des dynasties berbères au profit des groupes d'ascendance arabe. Les tribus ont perdu leur nom car elles ont pris celui de leur patron religieux ou se sont incorporés dans les fractions maraboutiques et chérifiennes. Cf. A. BEL: Les fractions de la tribu berbéro-arabe des Beni Hediyl (Sebdu mixte) dans une légende hagiographique, op. cit., pp. 4 et 5.
69. Quand ce n'est pas le prophète, c'est son cousin et gendre Ali. Le fondateur de la confrérie Tidjaniana, Sidi Ahmed et-Tidjâni, aurait pour ancêtre Hassan, le fils de Ali._
70. MASQUERAY (E.): Les Oulad Daoud, texte manuscrit, daté de juin 1879, p. 11.
71. GRAMMONT (Henri-Delmas de): Histoire d'Alger sous la domination turque (1515-1830), Paris, E. Leroux, 1887, p. 412.
72. Comme le montrent toutes les études consultées, les bibliothèques des régions sus-citées ont été, au même titre que celles de Berlin, de Leipzig, de Londres, de Madrid et de Paris, les dépositaires d'ouvrages souvent rares et précieux._
73. MAGUELONE (J.): Pièces d'or de l'époque berbère trouvées à Bougie, op. cit, p. 23. Bougie était alors "*le centre politique et administratif d'une province qui comprenait Alger, Constantine, le Zab et Bône*". Cf. BERBRUGGER (Adrien): Les époques militaires de la Grande-Kabylie, Alger, Bastide, 1857, p. 173._
74. SOURDEL (Dominique): Histoire des Arabes, p. 84.
75. CHERBONNEAU (Auguste): Notice et extraits du voyage d'El-Abdery à travers l'Afrique septentrionale, au VII^{ème} siècle de l'hégire, p. 4.
76. Ibidem.
77. Ibidem, p. 4.
78. LUCIANI (J.-D.): El-H'aoudh, manuscrit berbère de la Bibliothèque-Musée d'Alger, Revue africaine, Alger, A. Jourdan, 1893, tome 37, pp. 150 à 180.

79. SOURDEL (Dominique): Histoire des Arabes, p. 91.
80. La plupart des dialectes lybiques "*se maintinrent opiniâtrement, conservés par le particularisme berbère, et défendus surtout par les femmes*". Cf. GSELL (Stéphane): Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, Tome 6, p. 94.
81. Nous pensons ici précisément à la contribution de la famille Amrouche dans la sauvegarde du patrimoine ancestral.